

Parcs et jardins publics de Buenos-Ayres

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 18

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225808>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Pétaïn, voyons !
— Pétaïn ? Pétaïn ? Ah ! oui... je vous remets maintenant. Vous étiez lieutenant, hein ? Pas vrai ?

La cantinière sourit, en retrouvant ses souvenirs. Puis soudain, pleine d'intérêt :

— Dites donc, il a coulé de l'eau sous le pont depuis ce temps-là. Vous devez être au moins commandant maintenant.

Parcs et jardins publics de Buenos-Ayres. — Le Paris de l'Amérique latine — ville de plus de 2 millions d'âmes — est l'une des capitales les plus riches en magnifiques parcs et jardins publics. Un de nos compatriotes, le Dr F. Machon, de Lausanne, qui connaît bien ces merveilles florales, en parle dans un fort intéressant article accompagné de remarquables photographies, que publie **L'Illustré** du 3 mai. A noter en outre : l'écrivain genevois R.-L. Piachaud, interview illustrée ; comment et pourquoi on doit jouer au tennis, par René Lacoste ; le Salon international de l'aviation, à Genève ; la Fête des camélias, à Locarno ; les Grisons, pays des châteaux historiques ; les landsgemeinden d'Unterwald et Appenzell, etc.

L'ANGLAISE ET LE DOMPTEUR

LES risques professionnels des dompteurs?... Il y a des gens qui les nient. Bast ! disent-ils, tous les dompteurs meurent dans leur lit !... N'empêche que, ces jours derniers encore, l'un d'eux a failli succomber sous la griffe d'un tigre.

S'il est vrai qu'un certain nombre de dompteurs sont morts, suivant l'expression populaire, « de leur belle mort », il n'en est peut-être pas un, même parmi les plus heureux, qui n'ait été blessé dans l'exercice de sa profession.

Connaît-on, à ce propos, l'origine de la légende de l'Anglais féroce qui suit un dompteur de foire en foire, avec l'espérance de le voir dévorer?... Nous la trouvons dans l'histoire de Bidel. Comme toutes les légendes, elle a un fonds de vérité.

Bidel s'était marié tout jeune à Mlle Maria Lécuyer, fille d'un montreur de figures de cire. Or, quand il demanda la jeune personne en mariage, le papa Lécuyer, homme à cheval sur les moeurs, lui dit d'abord :

— Mon garçon, vous me plaisez ; mais, si vous voulez épouser ma fille, il faut renoncer à votre Anglaise.

— Mais !...
— Mais, parbleu ! celle qui suit toutes vos représentations. Vous ne direz pas qu'elle n'est pas amoureuse de vous. Elle vous dévore des yeux.

— Ma foi, dit Bidel, j'aime mieux être dévoré de cette façon-là que de l'autre. Mais je n'avais pas remarqué cette dame. Venez donc à la représentation. Vous l'interrogerez devant moi.

Ainsi fut fait. Et le père Lécuyer demeura fort ébaubi quand la dame lui répondit :

— Amoureuse, moi ?... Non ! Seulement, je suis veuve et j'ai besoin de distractions. Je veux être là quand mister Bidel sera mangé.



LA CHANSON DE MADELINE

(Suite).

Cependant, à la valse succédait une polka. La polka, c'était mon triomphe ! Je l'inviterais. Une sardonique grimace des trois Quenoupe m'arrêta de nouveau : je ne l'inviterais pas ! Un regard de Madeline, le premier qu'elle me jetât de la journée, enflamma mon courage : foin des quolibets ! Je l'inviterais ! Et, prenant mon courage à deux mains, je soulevais déjà mon chapeau, où brillait mon rayon de lune ; déjà, fendant la foule, je m'inclinai devant elle, lorsque... Enfer et malédiction !... Je dus me raccrocher convulsivement aux petits sapins du rond de danse : dans ma tête en feu, valseurs, musi-

ciens, spectateurs, et tout le vallon grouillant, et la foule des pattes en l'air, et la terre et le ciel, tout se mit à tourner, tourner, tourner... J'ai vu là... là... à ma barbe, Pleaux, le gros Pleaux, me souffler ma Madeline !... Les voici, bras dessus, bras dessous, qui font leur entrée ! Et elle lui souriait, toute rose de plaisir ; et elle s'amusait comme une folle ! Elle posait tendrement sa main fine, gantée de blanche filloselle, sur la grosse manche en gros drap de ce gros pataud ! Légère et quasi ailée dans son joli jupon vert d'eau, il vous l'empoignait comme un paquet de sottises !...

— Hein ! ça te la coupe !... me souffla, d'un ton de voyou, une voix que je connaissais trop bien.

Malheur ! je m'étais trahi. Pour échapper au mauvais œil, je tournai le dos à Juliane Quenoupe, et, avec une épouvantable grimace, m'adressai à Marie Gattabin, qui s'épanouit à ma vue :

— Viens-tu danser ? lui dis-je violemment.

Quand, à en perdre haleine, j'eus bien fait tourner ma cousine, — ouf ! qu'elle était lourde ! — ma mère fit :

— A présent, invite aussi Madeline !

Aïe ! pourquoi crier ainsi ? On n'était pas chez des sourds ! A partir de ce moment, j'eus sur le dos trois furies, dont la voix grinçante remplissait tout le vallon :

— Dédé !... Dédé !... Invite Madeline !...

Entraînante, ensorcelante, endiablée, la valse soulevait la foule, versait dans tous les cœurs, de tous ses cuivres vibrants, le vin de feu des juvéniles folies. Allons, hop ! régente et régente, le greffier avec la femme au gendarme, le gros Pleaux avec Madeline, et encore, et toujours avec Madeline !... Quant à moi, dégouté de la fête, de ses pompes et de ses gloires, je rentraï chez moi, traînant le pied, tout seul, sur la route, mon rayon de lune pendant à mon chapeau comme une loque dorée. Quand je revis le jardin vide où elle m'était apparue, j'eus une crise de pleurs ; j'enfouiss rageusement mes yeux rouges dans des massifs de feuillage. Hélas ! lierres et jasmins, tout me sembla cuisant. Toutes les rosées du ciel étaient donc tarées à jamais ? Je sanglotai de ces sanglots d'enfant où il semble que tout va se briser. Dire que nous avions eu dix ans, et que nous étions comme frère et sœur ; sous ces pommiers en fleurs, je l'embrassais tant que je voulais. J'étais heureux et je n'en savais rien. Aujourd'hui, je l'aimais ; mais c'est elle qui ne voulait rien savoir !... Tout cela, toute ma vie perdue pour un Pleaux, à qui j'avais arraché la palme. Oui, sans doute, mais il avait « l'âge ». Aux yeux des jeunes filles, il n'y pas de palmes scolaires qui tiennent : c'est le plus barbu qui remporte le prix !

XIV

J'avais seize ans. On m'envoya à Zurich, dans une école secondaire. A mon retour, au bout de dix-huit mois, Cerniat me parut plus gris, le pays plus plat, l'horizon plus borné, Marie Gattabin plus fadasse que jamais. Mais Madeline !... Madeline !... Je ne l'avais pas revue une minute qu'à mes yeux sa grâce tranquille fit s'évanouir toutes les splendeurs des capitales. Et je n'étais plus le pauvre ténébreux qui s'en allait soupirant dans les coins. En tordant, devant mon miroir, d'un doigt conquérant, mes trois poils de moustache, je me réétais :

— Cristi de cristi, qu'elle est belle !...

Nos paysans la trouvaient pâle et la traitaient de gringalette. Idiots ! La beauté, pour eux, est chose palpable ; il leur faut des femmes toutes rondes de graisse et rouges comme des cerises. Ses lèvres au pur dessin, la fine arcade des sourcils, l'ovale raphaélisque de son visage, bref, ce qui échappait à l'œil de Jules Pleaux, c'est moi qui l'avais découvert. Donc, tout cela était à moi ! Mais comment réclamer mon dû ? L'éclair de coquetterie où s'inaugurerait sa jeunesse éclore, que flattait la galanterie du pre-

mier venu, n'était plus qu'un souvenir. On ne la voyait plus, pour montrer une robe neuve, soulever un coin de son sarreau de lustrine. Maintenant, pour l'inviter à la valse, j'aurais soufflé dans tous les cuivres de toutes les fanfares... Mais l'heure était passée de danser en rond. Son œil rêveur se levait par delà les horizons prochains, vers une vie plus ardente que notre vie domestique. On me raconta mille histoires : Mlle Cottier l'avait fait chanter devant une grande dame de passage à Echallens, une baronne, qui voulait l'emmener à Paris ; mon père avait nettement refusé, hésitait même à l'envoyer à Lausanne. Quant à Mlle Véronique, un seul mot de tout cela la faisait tomber en convulsions. Madeline de son côté, s'enfonçait dans un silence que ne rompaient même plus les éclats de sa grande voix. D'un geste découragé, elle avait refermé son piano, son professeur d'Echallens n'ayant plus rien à lui apprendre. Entre elle et la plus impérieuse vocation qui fut jamais, elle voyait se dresser une pauvre vieille, à demi menaçante, à demi suppliante, qui lui jetait l'anathème en de farouches embrassements :

— Ne pars pas !... nous serons si bien ensemble !... N'es-tu pas mon enfant ? Chanteuse de théâtre ! Miséricorde !... Comme si ce n'était pas en abomination devant l'Eternel !...

Madeline ne répondait rien, ne perdait point son temps à récriminer, allant et venant, dans leur petit ménage, d'une allure nonchalante de blonde à l'humeur égale, comme si, toute sa vie, elle se destinait à écurer la vaisselle et à promener la tête de loup le long des plafonds. Mais un je ne sais quoi, une ombre, une idée fixe lui barrait le front, avec un rien de dureté... Elle avait avec mon père des entretiens très sérieux, où elle discutait point par point, l'étonnait par son esprit de suite et sa ténacité. Il était perplexe. Quand j'appris tout cela, mes dix-huit ans prirent feu. En frappant du pied le sol à le faire trembler à dix lieues à la ronde, je résolus d'intervenir :

— Ah ! la mère Dardel étouffe un génie dans l'œuf ! C'est bon, elle aura affaire à moi, la mère Dardel !...

— André !... André !... suppliait ma mère.
(A suivre.) Samuel Cornut.

Au cercle des sports. — Eh bien ! qu'a dit ton oncle quand tu lui as demandé de l'argent ?

— Mon cher, il a fait un bond !...
— Un bon de combien ?...

DODILLE
LE CHEMISIER DE LAUSANNE
DES PRIX ABORDABLES
DANS UN CADRE CHIC
HALDIMAND, 11

Les jolis trousseaux s'achètent toujours
chez L. BROUSOZ
AU TROUSSEAU MODERNE
MORGES

Timbres-poste pour collections
M. Suter, 11, r. Haldimand Lausanne
Tél. 34.366
Achat — Vente — Echange
Envois à choix à collectionneurs.
Albums.
Catalogues, Fournitures philatéliques.

Consolation !...
Quand je suis dans la dèche
Il me reste un plaisir :
Je bois pour m'ébaudir,
Un „DIABLERETS“ eau fraîche.
Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.